

L'ANGOISSE DU CONTEUR AU MOMENT DU RÉCIT

Patrice Heems
École Pierre & Marie Curie, Fresnes-sur-Escaut

Figurez-vous... mes petits anges...

Ils sont tous là, assis par terre devant moi, serrés les uns contre les autres. Forcément ils n'ont pas beaucoup de place : les six classes de l'école doivent se tasser un peu pour réussir à entrer dans ma classe. On a eu beau pousser les tables et le bureau contre les murs, empiler les chaises par-dessus, le local n'est pas vraiment prévu pour accueillir trois classes de CP et trois classes de CE1 en même temps. Ils sont là depuis une bonne demi-heure à s'appliquer à chanter tous ensemble, avec plus ou moins de réussite, mais je sens bien que la fatigue s'installe et que l'attention baisse : c'est long, une demi-heure, quand on a 6 ou 7 ans.

Figurez-vous, mes petits anges, que quand le monde était tout neuf et tout et tout...

Certains se poussent du coude et se regardent d'un air entendu, on entend quelques soupirs satisfaits et, bien sûr, un ou deux « Oh non ! », sans doute lancés par Damien ou Christopher qui ont l'habitude de protester quelle que soit l'activité qu'on démarre (un regard totalement dépourvu de bienveillance dans leur direction suffit à interrompre ce début de révolte). Audrey chuchote à sa voisine : « Ça y est ! » et essaye de s'installer plus confortablement (ce qui n'est pas très facile quand on est assis en tailleur sur du carrelage !).

Puis le silence s'installe. Ils attendent. J'adore ce moment !

Figurez-vous, mes petits anges, que quand le monde était tout neuf et tout et tout, et que tout restait encore à faire...

À ce moment précis, je ne sais pas encore ce que je vais raconter. Le choix n'est pas énorme : je ne connais pas tant d'histoires que ça. En tous cas, elles sont moins d'une dizaine celles que je pense savoir raconter à peu près correctement. Alors il faut bien doser ses choix, ne pas griller ses cartouches trop vite. Est-ce que je vais sortir du sac une « vieille », comme disent les enfants, autrement dit une histoire qu'ils adorent et récitent pratiquement en même temps que moi, ou une « nouvelle » que je n'ai pas encore racontée cette année ? Ils sont d'ailleurs partagés sur le sujet : il y a les fans de nouveauté qui voudraient chaque semaine une histoire différente (ce qui ferait tout de même 36 histoires sur l'année : je n'ai pas assez de munitions). Ce sont en général les mêmes qui protestent si on relit un album qu'ils connaissent déjà ou qui crient « Encore ! » quand leur maîtresse leur annonce qu'on va faire des maths : enfants du zapping et des images qui bougent vite, ces enfants-là sont persuadés par avance que ce qu'on connaît est forcément ennuyeux. Pour ces enfants en particulier, je pense sincèrement que ce moment rituel de « l'histoire » est riche d'enseignements. Et puis il y a ceux qui se délectent en retrouvant les ritournelles connues, qui attendent avec impatience le moment qui fait peur, qui participent activement, tellement activement que, parfois, sortir une vieille histoire du sac signifie que je dois me préparer à gérer la surexcitation.

Aujourd'hui, ils ont été attentifs pendant la chorale et le calme règne relativement : je pense qu'on peut se lancer dans un grand standard. Je baisse la voix et je répète à voix basse pour obtenir le silence total :

Figurez-vous, mes petits anges, que quand le monde était tout neuf et tout et tout, et que tout restait encore à faire...

Ils sont comme suspendus... Je fais durer un peu le plaisir...

Les chameaux n'avaient pas encore de bosse sur le dos. Et figurez-vous, mes petits anges, que quand le monde était tout neuf et tout et tout, et que tout restait encore à faire, il y avait dans le désert un chameau qui ne faisait rien du tout de la journée, même que c'était désolant de voir ça, étant donné que le monde était tout neuf et tout et tout, et que tout restait encore à faire¹...

À quoi ça sert de raconter des histoires en classe : à priori c'est du temps perdu pour les apprentissages fondamentaux. À l'école, on est là pour apprendre à lire et à écrire, pas pour perdre son temps à écouter des histoires de chameaux sans bosse dont ne sera tirée rigoureusement aucune activité d'apprentissage. Il n'y aura pas de texte de lecture, pas d'exercice de reconstitution de phrase ou de mémorisation, pas de référentiel de lecture qui seront conçus par la suite. On pourrait le faire d'ailleurs : une histoire, comme un livre ou un film ou une pièce de théâtre peut, bien entendu, servir à construire des séquences pédagogiques très riches. Mais ici, pas du tout : à la fin de l'histoire les enfants retourneront dans leur classe prendre leur cartable puis ils rentreront chez eux pour un weekend bien mérité. C'est tout.

1. Les connaisseurs auront reconnu le début d'une histoire inspirée des *Histoires comme ça* (*Just So Stories for Little Children*) de R. Kipling, 1902, intitulée : « Comment le Chameau eut sa bosse (How the Camel got his Hump) ». Les traductions sont innombrables. On peut consulter le site <http://kiplinginfrench.free.fr>

Mais l'utilité d'une activité, on le sait bien, ne se mesure pas à la somme d'exercices qu'elle génère.

J'ai toujours raconté des histoires en classe. Et d'ailleurs, il y a très longtemps, lorsque je n'étais encore qu'un bébé instituteur, mes histoires servaient justement à fabriquer des exercices. Dans les petites classes de maternelle où j'ai débuté, elles permettaient de faire découvrir aux élèves des textes longs en maintenant constamment leur attention. La découverte de textes longs peut évidemment se faire par le biais de lectures de livres, mais il y a certains enfants qui attachent tellement d'importance aux illustrations des albums qu'ils écoutent à peine le récit. Raconter une histoire, c'est en quelque sorte obliger l'enfant à imaginer ses illustrations personnelles. Plus tard, lorsque je suis devenu instituteur spécialisé, les histoires se sont avérées indispensables pour initier les séances de dictée à l'adulte². Au cours d'une dictée à l'adulte, des élèves en très grande difficulté, en général totalement non lecteurs, ont pour tâche de rédiger un texte long. Comme ils ne savent pas écrire, c'est l'adulte qui écrit sous leur dictée en respectant très exactement leurs propositions d'écriture. C'est un exercice difficile : il suppose que les élèves comprennent que la langue de l'écrit suit un certain nombre de règles différentes de celles de l'oral. Il suppose également qu'ils aient en tête un récit suffisamment construit pour pouvoir le transcrire. D'où l'idée de commencer par leur raconter une histoire puis de proposer de la mettre par écrit.

J'ai bien essayé de mener la séance en proposant aux élèves « d'écrire » une histoire qu'ils connaissaient déjà. Une de ces histoires que tout le monde connaît comme *Le Petit Chaperon rouge* ou *Boucle d'or*. Mais je me suis vite rendu compte, hélas, qu'à part quelques bribes, par-ci par-là (parfois quelques souvenirs des films de Disney) certains de mes élèves ne connaissaient pas ces histoires que « tout le monde connaît » ! Enfin, ce n'est pas tout à fait exact : je n'ai encore jamais croisé d'élèves qui n'avaient jamais entendu parler du Petit Chaperon rouge en entrant au CP. Mais avoir entendu parler ne signifie pas connaître et surtout pas être capable de restituer. L'enfant sait vaguement qu'il y a un loup – mais c'est quoi, au fait, un loup ? Il sait, peut-être, qu'il y a un panier avec quelque chose à manger dedans. Le fameux passage des grandes oreilles, des grands yeux et des grandes dents lui rappelle bien quelque chose mais de là à remettre tous ces éléments bout à bout pour en faire une histoire cohérente, il y a un monde. Pour ces élèves, il fallait donc commencer par un travail, d'ailleurs passionnant, de réactivation. On commençait par une sorte de déballage collectif : un enfant commençant l'histoire, pas forcément au début d'ailleurs, puis un autre suivait, rajoutant un détail, précisant un autre (dans le panier il y a une galette *et* une bouteille de vin), corrigeant les erreurs des autres (dans le panier il y a une galette *et* du beurre) pour finalement aboutir à une sorte de récit collectif plus ou moins consensuel (dans le panier il y a une galette, du beurre et une bouteille de vin). Il ne restait plus qu'à mettre tout cela par écrit. C'était long. Ce travail, je continue à le mener régulièrement avec les plus jeunes de mes élèves,

2. Cf. Bertrand Daunay, en collaboration avec notamment Patrice Heems : « La dictée à l'enseignant : un dispositif efficace de la maternelle à l'université ? », *Recherches* n° 27, « Dispositifs d'apprentissage », 1997, p. 223-240.

parce que ce moment d'autorécit collectif est particulièrement fertile à l'oral, mais lorsqu'il s'agit de produire un texte écrit, je préfère mettre tous les élèves à égalité en apportant une histoire inconnue de tous, afin d'éviter de perdre du temps, justement, lors du passage à l'écriture, sur d'interminables pinaillages à propos de tels ou tels détails puisqu'après tout, il existe à peu près autant de versions de ces célèbres histoires que de familles.

Et là est apparu un autre problème : ces histoires, en tout cas au début, je les lisais. Solution de facilité : on cherche dans la bibliothèque un livre de contes, si possible sans illustrations. On y trouve une histoire pas trop longue avec un récit bien cohérent et une chronologie bien construite et on lit cette histoire plusieurs fois pour que les élèves la mémorisent bien, puis, naïvement, on propose aux enfants de mettre cette histoire par écrit pour en faire, par exemple, un texte qu'ils pourront relire en classe. Et bien entendu ils ne comprennent pas du tout pourquoi il faut écrire un texte qui est déjà écrit : « T'as qu'à la photocopier ! » m'a dit un jour un élève plein de bon sens. Il a donc fallu abandonner le support écrit au départ.

Ça n'a pas été simple. C'est difficile de raconter des histoires. Bien plus difficile que de lire un album par exemple. D'abord parce ce n'est pas un texte figé. J'avais bien sûr la solution d'apprendre l'histoire par cœur et de la réciter, mais je me disais qu'une histoire récitée aurait posé autant de problèmes qu'une histoire lue. À supposer que les enfants acceptent d'entamer la rédaction d'un texte visiblement préexistant, ils auraient forcément tenté de le restituer formellement tel qu'ils l'auraient entendu. Alors que si je racontais plusieurs fois une histoire en improvisant à chaque fois le texte autour d'une trame fixe, je leur laissais la liberté de me dicter leur propre version du texte en ne leur fixant pour contrainte que le respect de la cohérence et de la chronologie du récit.

Raconter est un exercice complexe, d'abord parce qu'il suppose une petite mise en danger : on s'expose beaucoup plus en racontant qu'en lisant. On est forcément obligé d'être beaucoup plus théâtral, bien qu'il ne s'agisse absolument pas de théâtre en ce sens qu'on ne dit pas un texte écrit (il y a autant de différences entre raconter et réciter une histoire qu'entre le théâtre et l'improvisation). Ensuite parce qu'il arrive qu'on se perde dans le récit – surtout quand on a comme moi une mémoire souvent défaillante ! Enfin, et c'est le plus difficile, parce qu'il n'y a que deux choses pour soutenir l'attention, c'est la qualité du conteur (elle vaut ce qu'elle vaut...) et la force du récit. En clair, dans une histoire, il n'y a justement, plus que l'histoire.

Et on aborde là le point essentiel qui fait tout l'intérêt de l'activité. Les jeunes élèves, et en particulier ceux dont j'ai la charge dans mon travail quotidien d'instituteur spécialisé, ont beaucoup de mal à rester attentifs – ce n'est pas leur seul problème mais c'est un très gros problème ! Et depuis qu'ils ont tous une fréquentation quotidienne et longue des écrans, télévisions, ordinateurs, consoles et maintenant tablettes, qui les habituent à une surconsommation d'images et en particulier d'images mobiles, il me semble que les temps d'attention se réduisent de plus en plus – mais peut-être n'est-ce qu'une fausse impression due au fait que plus mon âge avance, plus ma patience s'émousse... Je suis persuadé que proposer à mes élèves de mobiliser leur attention sur une activité de compréhension dont l'image est absente (pas totalement absente, parce qu'on fait beaucoup de gestes quand on

raconte) est, dans ce sens, totalement bénéfique. Le bénéfice est impossible à évaluer, ce qui est toujours un problème à l'école, mais je suis persuadé qu'il est réel. Lorsque les enfants découvrent ou redécouvrent qu'on peut, par exemple, avoir très peur alors qu'il n'y a pas d'images violentes qui se succèdent avec une extrême rapidité grâce au montage frénétique de scènes conçues, en quelque sorte, pour guider l'émotion, mais juste une simple voix qui évoque une décor inquiétant ou une ombre menaçante, ils découvrent, en même temps, que les mots ont eux aussi un fort pouvoir émotionnel.

Une autre découverte, ou redécouverte, c'est la variation du volume sonore : un film, un dessin animé est toujours enrichi d'une musique qui, elle aussi, canalise l'émotion du spectateur. En gros, tout est prévu pour que la pulsation cardiaque du spectateur accélère en même temps que le rythme et le volume de la musique augmentent. Dans une histoire, il n'y a plus que le volume sonore de la voix qui chuchote ou qui crie et que le débit des paroles qui s'accélère ou ralentit. L'émotion ressentie est donc beaucoup moins téléguidée. Bref, dans ce qu'on pourrait appeler la construction de l'imaginaire, l'histoire racontée occupe, à mon avis, un rôle de premier plan. Et s'il n'y avait que ce seul bénéfice pédagogique à en retenir, il justifierait à lui seul très largement la pratique de cette activité en classe.

Mais il n'est pas le seul. L'histoire racontée a cet autre avantage qu'il met les enfants en présence d'une langue orale soutenue. Un maître d'école qui parle à ses élèves fait bien évidemment attention, en permanence, à s'exprimer correctement, à éviter autant que possible les tournures incorrectes ou les mots impropres. Il n'empêche, et on s'en rend compte facilement lorsqu'on est amené, par exemple, à enregistrer une séance de classe, que le discours quotidien de l'enseignant qui cherche à se faire comprendre est bien un discours qui a toutes les caractéristiques de l'oral : ellipses, négations sans « ne », répétitions, communication non verbale, etc. Quand on raconte une histoire c'est différent. Raconter une histoire suppose que l'on sache parfaitement ce qu'on va dire bien avant de le dire. On prononce donc des paroles qui ont bien les caractéristiques de l'oral mais c'est un oral totalement sous contrôle. Et les enfants peuvent alors entendre une sorte de « nouvelle langue », à mi-chemin entre celle qu'ils utilisent habituellement (l'oral familier) et celle, si étrange, qui est la marque des apprentissages scolaires (la langue écrite). Et on a, lorsqu'on raconte une histoire à des enfants, un formidable outil que n'offre absolument pas la lecture ou la récitation de texte : on peut ajuster. Quand on lit un album, il y a forcément, ça se voit, des moments où les élèves ne comprennent pas. Il y a des mots complexes (*Elmer était différent, Elmer était bariolé*³), des tournures de phrases complexes (*La première maison est la maison de la poule*⁴) qui sont totalement obscures. Parfois, cela donne au récit un petit caractère un peu magique que les enfants adorent, parfois, cela gêne réellement la compréhension : l'enfant fronce alors les sourcils dans le meilleur des cas, mais souvent, hélas, il perd le fil du récit sans pouvoir se raccrocher. Et il n'y a pas grand-chose à faire, à moins d'accepter l'idée de reformuler ou de changer le texte original. Quand on raconte et

3. *Elmer*, David McKee, Éditions Kaléidoscope.

4. *Une soupe au caillou*, Anaïs Vaugelade, Éditions École des loisirs. Cf. « Ces enfants qui voulaient gravir la montagne du loup », Patrice Heems, *Recherches* n° 54, « Oral, Écrit », 2011, p 85-96.

qu'on a en face de soi un, deux, parfois vingt enfants qui froncent les sourcils en montrant des signes évidents d'incompréhension, on a par contre la totale liberté de rajouter, de changer, de répéter, de reformuler. Il se crée d'ailleurs au fur et à mesure des récits, une sorte de jeu autour de la compréhension et de l'incompréhension. Lorsque l'Enfant d'Éléphant⁵ arrive au bord du *grand fleuve Limpopo qui est vert, comme de l'huile et tout bordé d'arbres à fièvre*, il y a ce qui relève du caractère magique (pour certains enfants *Limpopo-qui-est-vert-comme-de-l'huile-et-tout-bordé-d'arbres-à-fièvre* est compris comme étant le nom, certes un peu long, du fleuve, et ça ne gêne en rien la compréhension de l'histoire) et ce qui relève de l'incompréhension totale (à 5 ans, un enfant ne sait pas forcément ce qu'est un fleuve et là, il y a de fortes chances pour qu'il ne comprenne pas la suite). Et il y a des signes, nombreux, subtils, qui permettent justement de voir qu'il va falloir, l'air de rien, rajouter un petit passage qui n'était pas prévu au départ : expliquer par exemple, que l'Enfant d'Éléphant était fort surpris parce qu'il n'avait jamais vu de fleuve, qu'il n'avait d'ailleurs jamais vu non plus de rivière, de ruisseau ou de canal, que tout ce qu'il connaissait c'étaient les flaques qui restent après la pluie et que donc, forcément, il était fort surpris par toute cette eau qui coulait si vite et si fort. Cet ajout peut être indispensable devant un auditoire particulier et totalement inutile devant un autre. Mais tout l'intérêt réside dans le fait qu'on n'a pas besoin d'interrompre le cours du récit pour donner des explications : le récit coule, tranquille, comme le grand fleuve Limpopo, et jamais les enfants ne s'aperçoivent que le maître est en train de passer du mode « conteur » au mode « enseignant » qui explique et qui cherche à enrichir le lexique.

Et puis surtout, il y a les ajustements de plaisir : le plaisir du conteur à raconter et le plaisir de l'auditeur à écouter. Parce qu'il ne faut pas, sans jeu de mots, se raconter des histoires : cette activité à laquelle je trouve depuis le début de cet article un nombre incalculable de justifications pédagogiques par ailleurs tout à fait réelles, je la mène avant tout pour mon plaisir et celui des élèves.

Et je trouve que cette raison est à elle seule amplement suffisante pour continuer. Parce que cela crée de la complicité, parce que cela aide à construire une relation, parce que cela désacralise un peu les rapports entre eux et moi.

Je suis le Directeur de l'école, le seul homme dans l'établissement. J'ai une grosse voix, une barbe de moins en moins noire mais qui impressionne quand même et c'est la plupart du temps bien pratique : j'ai la chance de pouvoir régler bien des problèmes de discipline rien qu'en disant à un élève que je vais me fâcher. Cela fonctionnerait sûrement un peu moins bien avec des élèves plus âgés, mais avec des bouts de choux de 6 ans, ça marche et j'en suis bien content. Mais l'inconvénient évident de la chose c'est que, la plupart du temps, avec la plupart des enfants il n'y a pas de problème à régler. Et que dans ce cas, une apparence physique un peu impressionnante brouille beaucoup de choses. Je tiens beaucoup, d'abord parce que ce n'est pas très amusant d'être le « monsieur qui fait peur », mais surtout parce qu'on ne peut pas mettre les enfants au travail en les terrorisant, à ce que mes élèves comprennent qu'il y a certes des moments où je suis celui qui rappelle les règles,

5. Kipling, toujours.

mais que je suis avant tout un gentil. Alors, au cours de ce moment de discipline, de contrôle de soi qu'est l'apprentissage du chant choral, je propose aux élèves, ceux avec qui je travaille tous les jours mais surtout ceux qui ne me connaissent que comme Monsieur le Directeur, un petit moment de pause. Un moment où on a le droit de rire parce que c'est tout de même rigolo, le Directeur qui prend la voix du crocodile ou qui imite le chameau. Après, on reprendra son sérieux parce que le monde est fait comme ça, il y a un temps pour chaque chose : un temps pour pleurer, un temps pour rire, un temps pour se lamenter, un temps pour danser...

Et j'aime bien ça, baisser un peu la garde tout en gardant le contrôle. Alors je surveille, je les surveille pendant que je raconte. Je guette les sourires, les soupirs, les hochements de tête, les baillements aussi, bien sûr. Et quand ça marche j'en rajoute : la voix de l'ours les fait rire, alors l'ours prendra son temps, parlera plus longtemps, prendra de longues pauses comme si de rien n'était pour bien laisser le temps de rire. Et si je vois qu'ils aiment que Poussin Poussif raconte une fois de plus à l'animal qu'il rencontre que « le ciel est tombé là-bas » et qu'il l'a « vu avec [ses] yeux, entendu avec [ses] oreilles et qu'il y a même un morceau qui est tombé sur [son] dos », alors Poussin Poussif rencontrera un autre animal, puis encore un autre pour raconter une fois encore, et puis un autre, jusqu'à ce que les enfants puissent raconter à sa place. Et si je vois qu'ils ont peur quand le crocodile s'approche de l'Enfant d'Éléphant, alors le crocodile prendra tout son temps, et quand il ouvrira d'un seul coup sa gueule immense, tout le monde sursautera et ce sera génial !

Juste une pause, dix petites minutes volées sur la semaine de travail, comme ça, pour rien, qu'est-ce que c'est bon ! Et heureusement, comme on peut le voir plus haut, je me suis rendu compte, en écrivant cet article, qu'il y a tout un tas d'excellentes raisons très pédagogiques de le faire !